

**EXTRAITS 4 : GUERRE et PAIX - Rabelais, *Gargantua*- CHAPITRES 25 à 29.**

**CHAPITRE XXV (25), extraits : « Comment fut provoquée entre les fouaciers de Lerné<sup>1</sup> et les gens du pays de Gargantua la grande querelle, dont vinrent de grandes guerres »**

Au temps de la saison des vendanges au commencement de l'automne, les bergers de la contrée [sujets de Grandgousier] étaient occupés à garder les vignes, et à empêcher les étourneaux de manger les raisins. C'est à ce moment que les fouaciers de Lerné [sujets de Picrochole] vinrent à passer par le grand carrefour, menant dix ou douze charges de fouaces [sorte de gros pains moelleux] à la ville.

Les bergers leur demandèrent poliment de leur en donner pour leur argent, au prix du marché [...]. Les fouaciers ne furent nullement enclins à répondre à leur requête, mais pire encore, ils les outragèrent grandement en les traitant de prétentieux, de casse-pieds, de vilains rouquins, de galeux, de chienlits, de sacs à vin, de faux jetons, de fainéants, de goinfres, de sales gueules, de bravaches, de vauriens, de rustres, de badauds, de pique-assiettes, de traîne-savates, de galantes mauviettes, de moulins à paroles, de tire-au-flanc, de malotrus, de cloches, de souillardards, de taiseux, de gobergeurs, de gogos, de crève-la-faim, de gardiens d'étrons, de bergers de merde ; et d'autres épithètes diffamatoires, tout en ajoutant qu'ils n'étaient pas dignes de manger de ces belles fouaces.

Devant un tel outrage, l'un d'entre eux, nommé Frogier [sujet de Grandgousier], bien honnête homme de sa personne et jouvenceau très apprécié, répondit doucement : « Depuis quand les cornes vous ont-elles poussé, pour vous rendre si arrogants? Diable, vous aviez l'habitude de nous en fournir volontiers, et maintenant vous refusez ? Ce n'est pas agir en bons voisins, et nous ne vous traitons pas ainsi quand vous venez ici acheter notre beau froment dont vous faites vos gâteaux et vos fouaces. Et encore, par-dessus le marché, nous vous aurions donné de nos raisins ; mais par la sainte mère de... , vous pourriez vous en repentir, et vous aurez un jour affaire à nous, quand nous vous rendrons la pareille. »

À cela, Marquet [sujets de Picrochole], grand bâtonnier de la confrérie des fouaciers, répondit : « Vraiment te voilà hardi comme un bien beau coq, ce matin, as-tu mangé hier soir trop de mil<sup>2</sup> ? Viens là, viens là, je te donnerai de ma fouace. » Alors Frogier en toute bonne foi s'approcha, tirant une pièce de monnaie de son habit, pensant que Marquet allait lui débiller ses fouaces, mais il lui donna un violent coup de son fouet à travers les jambes. Puis il voulut prendre la fuite, mais Frogier s'écria « au meurtre ! », et « au secours ! » tant qu'il put, et en même temps il lui jeta une lourde trique qu'il portait sous son bras. Celle-ci atteignit Marquet à la jointure coronale de la tête, sur l'artère temporale droite, de telle sorte qu'il tomba de sa jument. Il semblait plus mort que vif.

Cependant les métayers [sujets de Grandgousier], qui non loin de là écalaient les noix, accoururent avec leurs grandes gaules et frappèrent sur les fouaciers comme sur du seigle vert<sup>3</sup>. Les autres bergers et bergères [de Grandgousier], en entendant le cri de Frogier, les rejoignirent avec leurs frondes et lance-pierres, et les poursuivirent à grands coups de cailloux, si drus qu'on aurait dit de la grêle. Finalement ils les rattrapèrent, et leur confisquèrent environ quatre ou cinq douzaines de leurs fouaces, qu'ils payèrent toutefois au prix habituel, en ajoutant un cent de noix et trois paniers de raisins d'aubier<sup>4</sup>. Puis les fouaciers aidèrent Marquet, qui était sévèrement blessé, à remonter en selle, et ils retournèrent à Lerné, tout en menaçant fort et fermement les bouviers, bergers et métayers de Seuilley et de Cinais<sup>5</sup>.

Après cela, et les bergers et les bergères firent grande chère avec ces fouaces et leurs beaux raisins, et rirent de bon cœur ensemble au son de la belle cornemuse, se moquant de ces prétentieux de fouaciers. Et avec de gros raisins chenins<sup>6</sup>, ils baignèrent délicatement les jambes de Frogier, si bien qu'il fut bientôt guéri.

**CHAPITRE XXVI (26), extraits : « Comment les habitants de Lerné, par le commandement de leur roi Picrochole<sup>7</sup> attaquèrent par surprise les bergers de Gargantua »**

Retournés à Lerné, les fouaciers se rendirent, avant même de boire ou de manger, au Capitole [Palais de Picrochole, leur roi], où, devant leur roi nommé Picrochole, troisième du nom, ils exposèrent leur plainte, en montrant leurs paniers écrasés, leurs bonnets foulés aux pieds, leurs robes déchirées, leurs fouaces et ils dévalisées, et en particulier Marquet, grièvement blessé ;

<sup>1</sup> Les fouaciers sont les producteurs de fouaces (pains), dont Lerné, en Touraine près du lieu de naissance de Rabelais, s'est fait une spécialité.

<sup>2</sup> Le mil cru est la nourriture des coqs, mais les habitants du Poitou le consomment volontiers cuit, bouilli ou frit sous forme de galettes.

<sup>3</sup> Le seigle vert n'est pas encore mûr : il doit être battu plus fort pour faire sortir le grain.

<sup>4</sup> Variété de raisin blanc à grains ronds et doux.

<sup>5</sup> Tous ces villages occupent un périmètre assez restreint et sont très proches les uns des autres autour de La Devinière.

<sup>6</sup> Le plus ancien et l'un des plus grands cépages de Loire, appelé aussi pineau d'Aunis. C'est un raisin de grand prix, qu'on trouve dans les meilleurs vignobles de Touraine.

<sup>7</sup> En grec, ce nom signifie « qui a une bile amère », c'est-à-dire qu'il caractérise, selon la théorie des humeurs, un individu prompt par nature à se mettre en colère, parce qu'il est tout entier sous l'influence de la bile jaune.

**EXTRAITS 4 : GUERRE et PAIX – CHAPITRE XXVI (26), extraits, Comment les sujets du roi**

**Picrochole reçoit l'ordre d'attaquer par surprise les bergers de Gargantua , suite...]**

ils dirent que le tout avait été fait par les bergers et métayers de Grandgousier, près du grand carrefour du côté de Seully.

Picrochole, aussitôt, entra dans une colère, une furie, et sans s'interroger plus outre<sup>8</sup> sur le pourquoi du comment, il fit convoquer par tout le pays le ban et l'arrière-ban<sup>9</sup>, afin que chacun, sous peine d'être pendu, rejoigne en armes la grande place, dans le château, à l'heure de midi.

Pour mieux assurer son entreprise, il envoya sonner le tambour aux alentours de la ville. Lui-même, cependant qu'on préparait son déjeuner, alla faire apprêter sur affûts son artillerie, déployer son enseigne et son oriflamme, et charger force provisions, tant d'armes que de bouche. En déjeunant, il distribua les missions, et il fit par édit nommer le seigneur Trepelu<sup>10</sup> sur l'avant-garde, qui comptait seize mille quatorze arquebusiers, et trente-cinq mille onze engagés volontaires.

Pour l'artillerie fut nommé le grand écuyer Toucquedillon : on y comptait neuf cent quatorze grosses pièces de bronze, en canons, double canons, basilics, serpentines, coulevrines, bombardes, faucons, passe-volants de petit calibre, spiroles étroits, et autres pièces<sup>11</sup>. L'arrière-garde fut confiée au duc Racquedenare. Au cœur de l'armée se tenaient le roi et les princes de son royaume.

Ainsi sommairement troussés, avant de se mettre en route ils envoyèrent trois cents cheveu-légers<sup>12</sup> sous la conduite du capitaine Engoulevent, cavaliers partis en éclaireurs dans le pays pour savoir s'il y avait quelque embûche en la contrée. Mais après avoir scrupuleusement cherché, ils ne trouvèrent en tout le pays environnant que paix et silence, sans rassemblement d'aucune sorte.

Entendant cela, Picrochole commanda que chacun se mît en marche sous chaque enseigne, en toute hâte.

Alors, sans ordre ni mesure, ils partirent en campagne, les uns mêlés aux autres, gâtant et dissipant tout, partout où ils passaient, sans épargner ni pauvre ni riche, ni lieu sacré, ni profane, et ils emmenaient bœufs, vaches, taureaux, veaux, génisses, brebis, moutons, chèvres et boucs ; poules, chapons, poulets, oisons, jars, oies, porcs, truies, gorets, abattant les noix, vendangeant les vignes, emportant les ceps, saccageant tous les fruits des arbres. C'était un désordre incomparable que ce qu'ils faisaient là.

Et ils ne trouvèrent personne pour leur résister, au contraire chacun se tenait à leur merci, les suppliant d'être traités plus humainement, eu égard à ce qu'ils avaient de tout temps vécu en bons et aimables voisins, et que jamais envers eux ils n'avaient commis d'excès ni d'outrage pour ainsi mériter d'être soudain par eux terriblement maltraités ; que Dieu les en punirait avant peu. À ces remontrances, ils ne répondaient rien, sinon qu'ils allaient leur apprendre à manger de la fouace.

**CHAPITRE XXVII (27), extraits : « Comment un moine de Seully sauva le clos de l'abbaye du sac des ennemis »**

Ils firent tant, et saccagèrent tant en pillant et en spoliant qu'ils arrivèrent à Seully ; ils y détroussèrent hommes et femmes, et prirent tout ce qu'ils purent. Et pourtant la peste était dans la plupart des maisons, mais ils entraient partout, dérobaient tout ce qui était à l'intérieur, sans que jamais nul d'entre eux ne fût menacé par le danger de la maladie. Ce qui est un cas assez admirable, car les curés, vicaires, prêcheurs, médecins, chirurgiens et apothicaires qui allaient faire leurs visites, panser, guérir, prêcher et reconforter les malades, tous étaient morts de l'infection, et ces diables pilleurs et meurtriers jamais ne furent atteints par le mal. D'où vient cela, messieurs ? Réfléchissez-y, je vous prie.

Le bourg ainsi pillé, ils se dirigèrent vers l'abbaye, dans un horrible tumulte. Mais ils la trouvèrent verrouillée et bien fermée, alors l'armée principale passa outre vers le gué de Vède, laissant là sept bataillons de fantassins et deux cents lanciers qui restèrent, et ils rompirent les murailles du clos [de l'abbaye, là où sont les vignes pour le vin de messe] afin de dévaster toute la vendange.

<sup>8</sup> L'expression, qui rappelle la devise de Charles Quint, reviendra régulièrement au sujet de Picrochole.

<sup>9</sup> Forme de mobilisation féodale. Ce système est aboli par François Ier en 1534 avec l'institution d'une armée de métier. Cette « légion » permettra d'éviter la mobilisation générale de tous les sujets, en réservant la guerre à des soldats véritablement formés.

<sup>10</sup> Trepelu signifie « tout poilu », « très poilu » ou « loqueteux » cl signale une apparence négligée. Plus loin, le commandant de l'artillerie Toucquedillon porte un nom qui signifie « attaque de loin » ou « touche de loin », c'est-à-dire « fanfaron ». Racquedenare signifie « racle-deniers », « grippe-sous », et Engoulevent « qui gobe le vent ». À l'inverse, les proches compagnons de Gargantua seront systématiquement pourvus de noms grecs valorisants.

<sup>11</sup> Rabelais mêle dans cette liste toutes sortes de pièces d'artillerie, anciennes et modernes, de tailles variées et aux finalités différentes. Cet assemblage hétéroclite, marqué par l'improvisation, est à l'image du désordre de cette armée « sommairement troussé[e] », « sans ordre ni mesure ».

<sup>12</sup> Soldats appartenant à la cavalerie légère.

**EXTRAITS 4 : GUERRE et PAIX** – CHAPITRE XXVII (27), extraits : « Comment un moine de Seuilly sauva le clos de l'abbaye », suite : VOIR TEXTE d'ORAL 2.

Les pauvres diables de moines ne savaient auquel de leurs saints se vouer, et à tout hasard ils firent sonner le rassemblement *ad capitulum capitulantes*<sup>13</sup> : il y fut décrété qu'ils feraient une belle procession, à grands renforts de beaux prêches et de litanies *contra hostium insidias* et de beaux répons *pro pace*<sup>14</sup>. Disant cela, il se débarrassa de son grand habit, et se saisit du bâton de la croix, qui était de cœur de cormier, long comme une lance, épais comme le poing, et quelque peu semé de fleurs de lys presque toutes effacées<sup>15</sup>. Il sortit ainsi en beau pourpoint, mit son froc en écharpe, et, avec son bâton de la croix, il frappa ainsi brusquement sur les ennemis, qui sans ordre ni enseignes, ni trompette ni tambour, vendangeaient au milieu du clos. Car les porte- drapeaux et porte-enseignes avaient posé leurs drapeaux et enseignes le long des murs, les tambours avaient défoncé leurs instruments d'un côté pour les remplir de raisins, les trompettes étaient chargés de rameaux et de pampres : c'était une débandade générale. Il chargea donc si rudement sur eux sans crier gare qu'il les renversa comme des porcs, frappant à tort et à travers, à l'ancienne mode française<sup>16</sup>.

Aux uns il écrabouillait la cervelle, aux autres il rompaît bras et jambes, à d'autres il démettait les vertèbres cervicales du cou, à d'autres il démolait les reins, effondrait le nez, pochait les yeux, fendait les mandibules, enfonçait les dents en la gueule, émiettait les omoplates, désagrégeait les jambes, déboîtait les ischios<sup>17</sup>, disloquait les os de tous les membres.

Si certains voulaient se cacher entre les ceps plus épais, il leur froissait toute l'épine dorsale, et il leur brisait les reins comme à des chiens. Si d'autres voulaient se sauver en fuyant, il leur faisait voler en pièces toute la tête en frappant à la suture lambdoïde<sup>18</sup>. Si d'autres encore gravissaient un arbre en pensant s'y mettre en sûreté, de son bâton il les empalait par le fondement.

Si quelque vieille connaissance lui criait :

« Ah ! frère Jean, mon ami, frère Jean je me rends.

- T'y voilà bien forcé, disait-il. Mais c'est à tous les diables que tu rendras ton âme. » Et brutalement il le rouait de coups. Et si quiconque se piquait de témérité pour vouloir lui résister en face, alors il montrait la force de ses muscles. Car il lui transperçait la poitrine par le médiastin et par le cœur ; à d'autres, cognant dans le creux des côtes, il leur retournait l'estomac et ils mouraient soudainement ; d'autres encore, il les frappait si hardiment par le nombril qu'il leur faisait sortir les tripes, et à d'autres c'était par les couilles qu'il leur perçait le boyau du cul. Croyez bien que c'était le plus horrible spectacle qu'on vît jamais.

Les uns criaient : « Sainte Barbe ! » D'autres : « Saint Georges ! » D'autres : « Sainte Nitouche ! » [...]

Les uns mouraient sans parler, les autres parlaient sans mourir. Les uns mouraient en parlant, les autres parlaient en mourant.

D'autres criaient à haute voix : « Confession ! Confession ! Je me confesse, ayez pitié. »

Si grand fut le cri des estropiés que le prieur de l'abbaye sortit avec tous ses moines. Quand ils aperçurent ces pauvres gens ainsi renversés dans la vigne et blessés à mort, ils en confessèrent quelques-uns. Mais cependant que les prêtres s'occupaient à confesser, les petits moineçons coururent au lieu où était frère Jean, et lui demandèrent en quoi ils pouvaient l'aider. À cela il répondit qu'ils n'avaient qu'à égorgeter<sup>19</sup> ceux qui étaient gisants par terre.

---

<sup>13</sup> Sonnerie de cloches destinée à appeler les membres du conseil de l'abbaye à la salle capitulaire pour que s'y réunissent ceux qui ont voix au chapitre (« capitulantes »). Le jeu de mots entre ce terme latin et le verbe français « capituler » est important.

<sup>14</sup> Prières « contre les attaques des ennemis » et répons « pour la paix ». Ces formules latines peuvent être interprétées, sous la plume de Rabelais, comme n'étant pas forcément claires pour les moines eux-mêmes ; c'est pourquoi nous les maintenons ici en latin. Traitées dans le texte comme une liturgie inopérante, elles s'opposent à l'exhortation de frère Jean, exprimée de façon limpide, en bon français et adaptée aux événements précis auxquels elle vient porter remède.

<sup>15</sup> Le cormier est un bois dur dont Virgile recommande l'usage pour la fabrication des armes (*Géorgiques*, II, 447-448). Le « bâton de la croix » fait peut-être référence au pape Léon X qui avait offert en 1515 un fragment de la vraie croix à François Ier, pour l'exhorter à reprendre les croisades. Ce bâton serait une allusion aux vellétés de croisades du pape, ainsi qu'à la royauté française qui n'y répond pas, puisque les fleurs de lys, emblèmes du roi de France, sont ici « presque toutes effacées ». Notons que les ennemis ici massacrés par frère Jean sont des chrétiens.

<sup>16</sup> A rapprocher de l'apprentissage du combat par Gargantua (chap. XXIII, p. 201) : il est préférable d'abattre dix ennemis d'une seule lance, selon la vieille méthode d'escrime française, que de dire que l'on a rompu dix lances, à l'italienne.

<sup>17</sup> Dans tout ce passage, Rabelais utilise un vocabulaire de spécialiste de la dissection anatomique, créant un contraste saisissant entre la violence suggérée par les verbes et la précision des frappes - qu'on pourrait dire chirurgicales..

<sup>18</sup> La suture lambdoïde, située à l'arrière du crâne, prend la forme de la lettre grecque lambda.

<sup>19</sup> Le verbe « égorgeter » est à comprendre comme désignant un petit égorgement. Il est formé avec un suffixe diminutif pour être adapté à ceux qui vont agir : des « moineçons » armés de « petits demi-couteaux ». D'où résulte une situation comique : c'est un véritable égorgement généralisé, mais en miniature et comme pour jouer.

**EXTRAITS 4 : GUERRE et PAIX – CHAPITRE XXVII (27), extraits : « Comment un moine de Seuilly sauva le clos de l'abbaye », suite 2...**

Alors, laissant leur grande cape sur une treille toute proche, ils commencèrent à égorger et à achever ceux qui étaient déjà meurtris Avec de beaux petits demi-couteaux dont se servent les petits enfants de notre pays pour cerner les noix.

Puis s'aidant de son bâton de la croix, Frère Jean gagna la brèche qu'avaient faite les ennemis. Quand ceux qui s'étaient confessés voulurent s'enfuir par cette brèche, le moine les assomma de coups, disant : « Ceux-ci sont confessés et repentants, et ont gagné les pardons : ils s'en vont au paradis, rapides comme l'éclair. » Ainsi par sa prouesse furent déconfits tous ceux de l'armée qui étaient entrés dans le clos, jusqu'au nombre de treize mille six cent vingt-deux, sans compter les femmes et les petits enfants, cela s'entend toujours.

**CHAPITRE XXVIII- XXIX [28-29], extraits [Grandgousier préfère la paix mais sait faire la guerre quand elle protège le droit]**

**CHAPITRE XXVIII [28] : « La difficulté qu'éprouva Grandgousier à entreprendre une guerre »**

[On annonce au roi Grandgousier les excès et les pillages des troupes de Picrochole]

Hélas, hélas, dit Grandgousier, Est-ce un mauvais songe ? Picrochole, mon ami si ancien vient-il m'assaillir ? Mon Dieu, mon Sauveur, conseille-moi. Jamais ni à lui ni à ses gens je n'ai causé de dommage. Ce ne peut être que par l'effet de l'esprit du diable qu'il me fait à ce point outrage. Tu connais mon courage, bon Dieu.

Hélas, ma vieillesse n'attendait dorénavant que du repos, et toute ma vie je n'ai rien tant encouragé que la paix. Mais il faut, je le vois bien maintenant que je charge ma pauvre main tremblante de la lance et de la masse pour secourir et protéger mes pauvres sujets. La raison le veut ainsi car je suis nourri moi et ma famille de leur labeur et de leur sueur.

Cela étant, je n'entreprendrai pas une guerre sans avoir auparavant essayé tous les moyens de maintenir la paix. [Grandgousier écrit à son fils pour lui demander son aide. Gargantua doit interrompre ses études]

**CHAPITRE XXIX [29] : « La lettre de Grandgousier à Gargantua », extraits**

Il est vrai que les armes restent sans force au-dehors si le bon sens n'est pas à la maison, mais il est vrai aussi que **l'étude et le bon sens sont inutiles si ils ne sont pas mis en pratique par le courage pour en faire l'application concrète.**

Ma résolution n'est pas de provoquer, mais d'apaiser, non d'assaillir, mais de défendre, non de conquérir, mais de garder mes fidèles sujets et les terres dont j'ai hérité de mes pères. Picrochole les a envahies sans cause ni raison et son entreprise furieuse est menée dans des excès non tolérables pour toute personne attachée à **la liberté**. Il faut le contenir dans ses devoirs et lui faire reprendre ses esprits. Plus grand sera l'exploit si l'effusion de sang est la moindre possible.

**CHAPITRE XXXI [31], « La harangue faite par Gallet à Picrochole [ambassadeur de paix de Gargantua] »**

Grandgousier, va longuement essayer d'empêcher le conflit. Parmi d'autres pourparlers de paix, il envoie à Picrochole un « homme sage et discret », de « vertu et bon avis » (chap. 30), son maître des requêtes Ulrich Gallet (un maître des requêtes est un fonctionnaire royal de très haut rang, très proche du roi qui l'envoie en missions pour le représenter). Picrochole re çoit Gallet de façon humiliante, refusant d'ouvrir les portes de sa place forte, et écoutant Gallet depuis le haut des remparts. « Aucune plus juste cause de douleur ne peut naître entre les hommes, que celle qui leur fait recevoir ennui et dommage, du lieu où légitimement ils espéraient bonne grâce et bienveillance [...].

Donc il n'est pas extraordinaire que le roi Grandgousier mon maître soit, devant ta furieuse et hostile venue, saisi de grand déplaisir et qu'il ait l'esprit tourmenté. Ce qui serait extraordinaire, c'est qu'il n'ait pas été ému devant les excès incomparables dont toi et les tiens vous êtes rendus coupables en ses terres et envers ses sujets, en n'omettant aucune occasion de vous montrer inhumains [...]. [Pourtant vos deux familles et vos deux peuples ont toujours entretenu une amitié sacrée]. Quelle furie donc te fait maintenant agir, au mépris de toute alliance, brisée, de toute amitié, bafouée, de tout droit, outrepassé, pour te faire envahir hostilement ses terres, sans avoir subi de lui ni des siens les moindres dommages, irritation, ou provocation ? Où est la foi ? Où est la loi ? Où est la raison ? Où est l'humanité ? Où est la crainte de Dieu ? si [le diable t'avait trompé] et mis en ton esprit l'idée que nous ayons commis une injustice envers toi, tu aurais dû avant tout t'enquérir de la vérité, puis nous en avertir. Et nous aurions tout fait pour réparer cette injustice et te contenter.

Pars d'ici immédiatement, et demain, en l'espace de la journée, sois de retour sur tes terres, sans faire en chemin aucun tumulte ni aucune démonstration de force. Et verse mille bezans d'or pour les dommages que tu as faits en ces terres.

**CHAPITRE XXXII [32], « Comment Grandgousier, pour acheter la paix, fit rendre les fouaces »**

Puis le bonhomme Gallet se tut. Mais à tous ces propos, Picrochole ne répond rien d'autre que : « Venez les chercher, venez les chercher ! Ils ont belle couille molle ! Ils vont vous en faire bouffer, de la fouace ! » Alors Gallet retourne vers Grandgousier, qu'il trouva à genoux, tête nue, incliné en un petit coin de son cabinet, priant Dieu qu'il voulût bien adoucir la colère de Picrochole et le ramener à la raison sans avoir à faire usage de la

**EXTRAITS 4 : GUERRE et PAIX** - CHAPITRE XXXII [32], « Comment Grandgousier, pour acheter la paix, fit rendre les fouaces », suite...

force. Grandgousier s'enquit pour savoir combien de fouaces on avait pris, et comme on lui répondait qu'il y en avait quatre ou cinq douzaines, il commanda qu'on en préparât cinq charretées cette nuit même, et que l'une d'elles fût pleine de fouaces faites au bon beurre, avec de beaux jaunes d'œufs, du bon safran et de belles épices, pour être offertes à Marquet ; avec de l'argent et des terres. On envoya tout cela à Picrochole et ses hommes, mais ils prirent donc argent, fouaces, bœufs et charrettes, et renvoyèrent les hommes sans mot dire. Ainsi, sans aucun résultat, les envoyés de Grandgousier retournèrent chez leur roi, et lui contèrent le tout, ajoutant qu'il n'y avait plus aucun espoir de les amener vers la paix, sinon par une vive et forte guerre.